

répondis-je; venez dans ma mansarde, où, en guise de rats, vous y verrez errer les ombres immortelles de vos déloyales négations; puis après **MÉDITEZ, AGISSEZ et CONCLUEZ!** Pour ce qui me concerne, j'agirai, et mes démonstrations vaudront bien les vôtres. » Le tome II^e des *Arcanes* fut le fruit de cette nouvelle étude, et le public vit ressusciter, en 1849, une question que la révolution de Février semblait avoir ensevelie sous ses barricades... Nouvelle rumeur. La Cour de Rome, qui elle-même *court le danger de ne plus proclamer du haut du Capitole ses dévotieux enseignements*, s'émeut, assemble son congréga-tribunal, et prononce contre nous un jugement *très-sacré*, qui nous expulse charitablement de tous les lieux qu'elle protège et bénis (1). Mais comme en notre qualité d'agent de Satan, si nous ne sommes pas ce grand personnage, nous avons la faculté, chassé par la porte de rentrer par la fenêtre, nous agîmes en conséquence, si bien qu'en ce jour toutes les fenêtres de la chrétienté nous sont ouvertes.

Les savants se mirent en mesure d'imiter la

(1) Aucun de nos ouvrages ne peut pénétrer en Italie. Notre *Traitément des maladies*, etc., n'a pu être admis dans ces religieux États, même après cinq tentatives d'introduction! Le *Traitément des maladies* ne traite que de magnétisme et de plantes!

sainte Église, et de leur siège académique ou bureaucratique commencèrent à crier après nous comme des bourriques (1).

Nos collègues, furieux de ce qu'un pauvre extourneur en chaises tournait ainsi des têtes à perruques, et craignant que l'on fit retomber sur eux cette sacrilège révolution, nous attaquèrent de toutes les batteries argumentatrices dont ils pouvaient disposer, au point qu'une telle bordée tirée ainsi à brûle pourpoint failli nous réduire en poussière, avant l'heure où nous ne devons plus être que cela. « Oh! nous écriâmes-nous, qu'avez-vous donc, pauvres hommes, qui peut ainsi vous agiter? Viendrons-nous vous révéler quelque enfer plus redoutable que celui des catholiques? ou quelque immortalité plus à craindre que la vraie et digne mortalité à laquelle vous avez offert tout votre amour? Non, nous entrons simplement dans le sanctuaire de la littérature, sans nom, sans inscription d'école, sans instruction même, la main rude, le cerveau mal fonctionnant, en faisant plus de bruit que si toutes les voix de la

(1) L'entrée en Pologne et en Russie nous est également défendue. En correspondance avec *de très-hauts personnages* de ces contrées, nous avons été obligé d'agir de ruse pour leur fournir nos ouvrages.

Renommée nous annonçaient au monde. Voilà le sujet de vos colères, mes seigneurs ! Voyons, grossier encéphale, dilate-toi un peu plus, et laisse passer à travers ta pulpe épaisse quelque contre-argument et quelques expériences nouvelles pour ces hommes. Et toi, main rétive et inhabile, un peu d'agilité et de souplesse, repose-toi des fatigues du jour sur cette belle et blanche main de papier, noircis-là de ton mieux et porte des coups assurés ! »

Le tome III^e des *Arcanes* fut le fruit de cette discussion.

L'année 1854, où ce volume parut, travaillée par les manifestations spirituelles de tous genres, *manifestations résultant de nos révélations*, fut féconde en écrivains pour et contre nos études, les uns admettant tout avec trop d'enthousiasme, les autres niant tout par passion ; ceux-ci magiciens jusqu'à la moelle des os, ceux-là physiiciens jusqu'aux papilles adipeuses. Les premiers, se prévalant de connaître la loi : « Nous la tenons, disent-ils, elle est dans notre livre seul ! » Les derniers s'écriant : « Voilà la vraie explication des faits qui vous étonnent ; lisez-nous, car nous seuls sommes capables de tout vous expliquer ! » Puis, au milieu de ce *tohu-bohu*, apparurent les hommes

de ténèbres, qui savent si bien écrire en lettres doubles, et saupoudrer leur papier de poudre d'or, rire d'un œil et pleurer de l'autre, ayant toujours la bouche béante pour y enfourner le produit de la sottise crêdulité humaine. Ces hommes vinrent nous attaquer en sournois, sous les défroques de prélats, comtes, barons et savants de tous ordres, qui ont appris à bien écrire et à peu penser, façonnant plus vite un livre que nous un barreau de chaise. Les *in-octavo* apparurent alors, avec belles marges blanches et dos grossi par le papier jésus. Tous ces redoutables semblèrent, en nous disputant la priorité de notre œuvre, s'occuper légèrement de nous, afin de feindre ignorer que ce qu'ils annonçaient au monde était déjà connu de l'univers, et sachant fort bien que nos mains calleuses touchent assez facilement la branche d'épines ; aussi notre nom tomba-t-il de leur plume entouré des termes : franchise, bonne foi, erreur, folie. L'estimable M. de Mirville fut même à requérir à la sainte inquisition, contre les nécromanciens de notre espèce, quelques fagots de bois sec, afin de détruire à tout jamais cette gent diabolique, qui se permet, tous les siècles, soit d'une manière, soit d'une autre, de prouver l'existence, la grandeur et l'immortalité de Dieu, ainsi que l'immor-

talité et l'inaltérabilité de l'âme humaine!... Pas un seul de ces écrivains nous présenta au public comme un homme qui a quelque droit d'être réfuté au lieu d'être insulté. Beaucoup cherchèrent à nous éviter tout contact avec les libres penseurs, sachant que nous entrons forcément dans les chairs de qui nous aborde dans l'ordre de la discussion; aussi furent-ils jusqu'à annoncer à plusieurs reprises notre incarcération à Charenton et notre mort, *mort*, TROIS FOIS MORT! D'autres écrivains, plus hargneux et plus argumentateurs, allèrent jusqu'à avancer que ce que disait ainsi le lucide n'était que le reflet, que le savoir du magnétiste et rien de plus; par conséquent, qu'une cuisinière ne peut traiter que des questions de canard aux navets. Si un magnétiste un peu physicien, par exemple, veut les retourner dans la casserole au moyen d'une ondée fluidique, le savoir des deux, alors mêlé ensemble, pourra faire espérer des solutions physico-culinaires, mais non des solutions théologiques, et par conséquent que tout le merveilleux du spiritualisme se réduit à faire une deuxième édition de ses connaissances, puis la publier au nom d'un être aux yeux prétendus clos magnétiquement!

Pauvres hommes! vous êtes de bien mauvaise

foi ou bien stupides, si moi-même je ne suis un idiot pure race!

Pouvez-vous douter un instant, à mon style, que j'aie reçu de l'instruction? et cependant je parle comme si j'avais étudié toutes les sciences dont je traite!

Pouvez-vous penser, en connaissant ma nature sauvage, dirais-je, que je suis le corrigé de quelque savant qui parle par ma bouche, afin de faire admettre quelque système qui compromettrait son nom?

Pouvez-vous douter, devant ma bonne foi, que je ne suis pas un fraternel et franc étudiant?

Pouvez-vous douter, à mes défis, que je ne tiens pas ma parole, et que les procès-verbaux, ainsi que les études qui passent sous vos yeux, sont le fait de compères ou de quelques lectures philosophiques?

Pouvez-vous douter que je suis un agent ou le Diable en personne, comme vos professeurs religieux veulent vous le faire croire, moi qui aime tant Dieu, la justice et la vérité? Suis-je ou ne suis-je pas dans les conditions nécessaires pour méditer, discuter et produire? Suis-je enfin désorganisé dans mes propositions ou mes actes? Je vous accorde encore assez de justice pour me ré-

pondre non ; mais je vous connais assez de passion pour me dire que je vous *embête*, passez-moi le mot, vu que mes propositions minent les vôtres. Eh bien ! cher monsieur Gasparin, faites-moi l'amitié de lire ce nouvel ouvrage, et de me dire loyalement comment moi, ou le lucide qui va vous instruire, avons pu retrouver dans *l'arrière fond de notre mémoire* ce que contient ce volume ? Dites-nous qui a parlé de ces choses ? qui les a traitées en ce genre ? qui les a démontrées ? enfin, où pouvons-nous en avoir acquis la connaissance ?

Je n'ai pas voulu recommencer à fatiguer les yeux de mes lecteurs par l'exposition de nouveaux procès-verbaux d'apparition. Les tomes II^e et III^e des *Arcanes* en contiennent autant qu'on peut en désirer. Je n'ai pas voulu argumenter à nouveau, n'ayant trouvé jusqu'à ce jour aucun lutteur de bonne foi qui ramasse le gant que j'ai jeté dans l'arène des métaphysiciens, des physiciens, des religieux, des spiritualistes et des magnétistes. (Voir tome III^e des *Arcanes*.) J'ai préféré lui offrir une étude variée et riche de tout ce qui peut l'intéresser de connaître dans la question que nous traitons. J'ai désiré soulever seulement le voile qui recouvre, dans les mystères de la création, les affinités matérielles et spirituelles, afin de raconter

à tous ce que j'ai pu savoir. Il est vrai que ce n'est que par lambeaux que j'ai soulevé ce voile, ce qui me force à présenter ma récolte sous la figure d'une mosaïque, d'une mauvaise ordonnance ; mais à l'impossible nul n'est tenu. Que chacun en prenne ce qui lui plaira, et cependant que chacun étudie *avec patience* ce qu'il sera prêt à en rejeter ; peut-être parviendra-t-il à mieux comprendre, et sera-t-il moins prêt à me traiter de fou.

J'avais destiné cet ouvrage à former un tome IV^e des *Arcanes* ; mais, d'après les conseils que j'ai reçus, ainsi qu'après avoir compris que de donner ce titre à ce volume, c'était forcer le lecteur d'acheter les trois précédents, qui sont très-difficiles à trouver aujourd'hui, et par conséquent l'induire dans des dépenses inutiles, vu que l'ouvrage que je lui présente en ce jour est complet en lui-même, j'ai donc cru devoir donner à ce volume un titre qui répond parfaitement à son contenu, et encore mieux aux moyens plus ou moins précaires du lecteur.

Afin de mieux identifier ceux qui jugent avec plus ou moins de justice un homme qu'on cherche à salir et qui s'obstine à parler au public depuis bientôt dix années, je vais donner un léger aperçu biographique sur ma manière d'être, de vivre et

de voir les choses de ce monde, ce qui facilitera chacun à juger si vraiment je suis un être à jeter au feu, à Charenton, ou à être écouté comme un penseur plus ou moins dans le vrai.

Le père de mon père était procureur au baillage de la ville de Caen, vivant dans cette respectable position très à l'aise, au moyen d'une jolie fortune. Il trouva juste, dans des élans de bon cœur, de la passer dans la poche d'amis ingrats, au lieu de la placer dans celle de ses enfants. Je ne lui en fais pas un crime. Le père de ma mère se nommait Pain; faisant la profession de boulanger, il sut manger très-facilement un bon fonds et un honnête avoir, laissant ses enfants acheter du pain ailleurs.

Mon père se fit recevoir capitaine au long cours, termina sa carrière âgé de quatre-vingt-deux ans, après un demi-siècle passé sur la mer, et dix années syndic des gens de mer au bureau des classes du Havre.

Moins envieux d'être autre chose qu'un simple ouvrier, je me fis recevoir tourneur en chaises après trois années d'apprentissage, possédant tout juste l'instruction que me procura ma pauvre mère, qui fort souvent avait aussi peu le moyen de me bien nourrir que de me bien vêtir et de

payer mes mois d'école; aussi appris-je juste à faire une addition, règle fort nécessaire à connaître à tous ceux qui veulent nombrer en ce monde leurs douleurs et leurs déboires.

Les personnes qui connaissent l'état de la marine marchande, depuis une trentaine d'années, savent ce que peuvent les officiers pour les besoins de leur famille... Nous quittâmes la ville de Caen, où je suis né, le 18 avril 1809, pour habiter le Havre, ville d'une plus grande ressource pour l'état de mon père; j'avais à peine sept ans. C'est au Havre, chez M. Perrey, rue de Paris, que j'appris mon état, que je professai pendant dix-huit ans, et juste assez de temps pour ne plus pouvoir le continuer vu la faiblesse de ma poitrine. D'une nature très-active, et aimant passionnément améliorer l'outillage de l'ouvrier, je fus assez heureux pour beaucoup me soulager par différents outils que je trouvai bon de détruire lorsque je quittai mon état, afin de ne pas les remettre entre les mains d'insoucians camarades qui en auraient fait une arme destructive pour cet état.

C'est ce même amour de trouver des moyens faciles de travail, qui me fit trouver celui dont je me sers aujourd'hui pour couper des cols-chemises et vivre du produit de ce travail.

Mes fidèles lecteurs savent comment j'ai connu le magnétisme, Adèle et mes autres lucides. Ils savent que j'habitais Paris, dont les loyers et la nourriture excessivement élevés me forcèrent à le quitter pour habiter la campagne, où je vis en ce jour de la manière suivante...

Après avoir payé une dette quotidienne de trois heures de pénibles souffrances à la nature, tous les matins à mon réveil, souffrances occasionnées depuis six années par une caverne cicatrisée au poumon gauche et une mauvaise disposition de la veine aorte, ce qui interrompt la circulation la nuit et la permet très-difficilement au réveil, je trouve assez de force pour pousser mon triste habit de chair hors le lit, je lui passe ses vêtements, je le peigne, je le lave, je lui fais faire sa prière, puis je l'assieds sur un siège. Remis un peu, je lui demande s'il veut prendre la plume pour mentionner quelques méditations que je faisais pendant qu'il souffrait, ou quelque étude nocturne que j'étais allé faire au monde spirituel pendant qu'il dormait? Selon ses dispositions, je me sers de lui jusqu'à neuf heures, où alors je le place devant une table où il broute sa pitance, après quoi il paraît être un peu plus rassuré sur la solidité de ses muscles; nous donnons alors un coup

de main à l'atelier de coupage, lorsque cela est nécessaire, ou nous allons à l'atelier de fantaisie dans lequel une scie, un rabot et un marteau attendent toujours après nous avec impatience. Deux heures après dîner arrivent, et avec elles quelque visiteur importun ou intéressant à connaître. La porte ne s'ouvre maintenant que pour ceux qui ont un visage ouvert ou souffreteux; car les hommes à mine jésuitique m'ont assez fatigué de leur présence pour qu'ils soient écoulés comme ils le méritent. Assez causeur de mon naturel, j'ai été absorbé, étant à Paris, jusqu'à douze heures par jour par ces visiteurs intéressés à user le reste de mon poumon, ou à fatiguer mon cerveau par de sots ou de subtils arguments. Assez heureux pour savoir discuter avec les uns, rire avec les autres, opérer avec ceux-là, conclure avec ceux-ci, j'ai toujours pu toucher assez juste les fibrilles sensibles de mes visiteurs pour qu'ils ignorassent s'ils faisaient leur affaire ou la mienne dans ces sortes de causeries. Je dis leur affaire ou la mienne, en ce que, sans la puissance de leurs argumentations, je ne sais si je serais aussi fort que je me sens l'être dans la question que je traite en ce jour. Par conséquent, ce qui était calcul et combat pour eux, était étude et savoir pour moi.

Ayant répondu pendant plusieurs années *pro Deo* à toutes les questions et à toutes les demandes de séances qu'on me faisait, je me trouvai juste assez avancé dans mes affaires pour ne plus pouvoir payer le terme de mon triste réduit ; j'en étais arrivé là qu'Adèle ne voulait plus être l'humble servante de gens dont les équipages somptueux offensaient notre pauvreté. Je me trouvai donc forcé de faire rétribuer ses sommeils ! Mais comment poser une telle condition, me disais-je au sujet d'études aussi respectables ? C'est mettre les questions spirituelles au rang des études matérielles ! Qu'en arrivera-t-il ? Que je ne pourrai plus rien faire en ce genre, vu que les esprits ne viendront plus à notre appel. Enfin, Adèle ne veut plus être de moitié dans mes générosités qui la fatiguent, jusqu'à la forcer de travailler une partie des nuits pour regagner les heures perdues, et voir la table veuve de l'indispensable *pot-au-feu* du prolétaire. Un de ces jours-là une noble dame vint, comme les précédents visiteurs, nous demander une séance d'apparition, et se trouva servie à souhait ; mais, sentant que de pauvres gens comme nous ne pouvaient être ainsi dérangés impunément de leurs travaux pour le bon plaisir de chacun, elle me demanda ce qu'elle nous devait.

Oh ! je n'ai peut-être jamais rougi de ma vie qu'en ce moment. Quoi répondre ? Voyons, esprit qui vient d'apparaître, parle par ma bouche car je ne saurais le faire. « Je vous laisse libre, madame, de marquer votre satisfaction à la lucide » fut tout ce que je pus dire. Trente francs sont aussitôt déposés sur la commode. Je n'en peux croire mes yeux, car il nous manquait juste cette somme pour payer notre terme ce jour-là. Je remerciai cette dame avec effusion, et jamais Adèle n'eut un plus doux réveil.

A compter de ce jour, je fis la même réponse à tous ceux qui la sollicitèrent. Je taxai ces séances, et je sus toujours en reverser l'excédant sur ceux qui, loin de me payer, avaient au contraire besoin de quelques secours pécuniaires. Me tenant ainsi dans une juste limite, je me trouvai moins dépendre de mon travail, et en même temps toujours assez pauvre pour ne pas profiter d'une position qui, je peux l'affirmer, m'aurait enrichi en très-peu de temps, aidé surtout des notions dites honnêtes de nos jours, ce que je nomme, moi, charlatanisme ou escroquerie... Le budget de ces séances est représenté en ce jour dans ma caisse par ZÉRO. Celui de mes publications par 5,600 francs, prix de la vente que j'en

ai faite à M. Germer-Baillière, quand dans toute autre position d'écoulement j'en aurais fait 10,000 ! J'ai joint au faible avoir précité le peu d'économies que j'avais faites sur mon travail manuel, ainsi que quelques secours qu'un généreux ami m'a apportés, ce qui m'a permis de faire bâtir une petite maison, afin de ne plus déménager comme je l'ai fait jusqu'à présent, et, par conséquent, de laisser un asile à celle qui m'a prodigué tant de dévouement et de tendres soins !...

Logé chez lui, voilà l'homme qui écrit ces lignes, et qui, si nous voulons bien revenir à l'emploi de sa journée, nous le trouverons à cinq heures occupé à servir à son habit de chair un deuxième repas qui est plutôt un acte de parution à table qu'une satisfaction gastronomique. Une lecture, ou, dans l'été, un tour de jardin ne déplaît pas au bourru penseur ! Face à face avec quelques tendres et délicates fleurs, il se surprend à les regarder avec amour ; donner un tuteur à celles-ci, une goutte d'eau à celles-là, approcher ses narines de telle autre, et quelquefois les lèvres d'une autre ! Pourquoi pas ? Le ciel seul le voit et les Anges s'en réjouissent, car l'amour des fleurs est un amour céleste. Après une telle promenade, notre individu rentre dans sa chambre à coucher, meu-

blée d'un petit lit en fer, d'un bureau en chêne, d'un siège et d'un orgue mélodium, rien autre ; mais un orgue mélodium, c'est par trop de luxe chez un ex-tourneur ! Qu'est donc cet homme ? Serait-il musicien ? Oui, cher lecteur, je suis musicien sans notion de musique, comme je suis mécanicien sans notions de mécanique. Après avoir épuisé, pendant une vingtaine d'années, mon souffle dans une flûte et un flageolet, j'étais privé de musique faute de ce souffle, et je souffrais doublement. Adèle qui, dans ma longue maladie, me voyait allonger la tête hors le lit, pour entendre mieux quelque orgue de Barbarie, et surtout m'entendant dire que si je possédais un instrument en ce genre qu'il me guérirait, Adèle, dis-je, n'eût rien de plus à cœur que de se mettre à la recherche d'un orgue mélodium ; mais, hélas ! de cinq à huit cents francs ! Où les trouver ?... Ce qui me fuit sans cesse en le cherchant, vient à moi souvent sans le chercher. Adèle en trouva un d'occasion, un peu poussif, il est vrai, mais encore assez fort pour me fatiguer les doigts, et peut-être les oreilles. Cent francs sont comptés au marchand, et l'instrument m'est apporté auprès de mon lit. C'est alors où je crois que mes antagonistes ont raison, et que je suis fou !... A quarante-trois ans,

face à face avec un semblable instrument, ayant les doigts aussi souples que mes bâtons de chaise ! Allons, dis-je, Adèle est aussi bonne que je suis bête. Je ne saurai jamais me servir de cet orgue.

Si le Diable fait faction au pied du lit d'un malade, comme on le croit dans la gent catholique, un bon Ange fait faction à son chevet. C'est celui-là qui me sera d'un grand secours pour me tirer d'embarras, pensai-je. Les premiers sons que je tirai de cet instrument, me ravirent en ce qu'aussi doux que ma flûte, ils avaient le mérite de ne pas me fatiguer la poitrine, et d'être rendus plus purs... Quelle puissance a la musique, ô mon Dieu ! sur le système nerveux ; elle seule sait et peut parler aux délicats rameaux de cet arbre de vie, les calmer, les tonifier, les réharmoniser, dirai-je ! Oui, celui qui saurait joindre cette puissance à celle du magnétisme, et à celle de pensées et de paroles consolantes, produirait plus de bien sur les malades affectés des nerfs que tous les remèdes du monde.

Je me trouvai très-embarrassé un jour, lorsque le vénérable abbé Almignana me demanda si je touchais de l'orgue ? Sur ma réponse négative, ce bon ami promena ses doigts, âgés de soixante ans, sur les touches de l'instrument, pour s'assurer s'il

n'était pas poussif. Devant qui suis-je, m'écriai-je, que ne sais-je et ne puis-je exécuter avec une telle dextérité et une telle pratique ? Que cette soirée me parut courte et me fit du bien ! Adèle, voyant cela, donnait rendez-vous aux meilleurs musiciens ambulants qu'elle pouvait trouver pour qu'ils vinsent jouer dans la cour. Oh ! me disais-je alors en regardant avec découragement mon orgue, serai-je sans cesse devant un buffet, poussé par la faim, sans savoir l'ouvrir pour la calmer ? Jouer un air isolément sur une touche à la fois ne suffit pas, et le jouer avec accompagnement, je ne le peux pas, puisque je ne sais pas. Oh ! mon Dieu, envoyez-moi quelque esprit qui prenne pitié de mon ignorance, de ma maladresse et de mon besoin de savoir. Veuillez que je puisse exécuter de manière à satisfaire le mieux possible la délicatesse de mon oreille. Ma prière, sans être exaucée, ne fut cependant pas rejetée ; il me vint l'idée de composer une table d'harmonie de mon invention, avec le secours de laquelle je peux toucher trois notes d'un seul doigt, notes d'accord entre elles et le chant. Touchant ce dernier d'un autre doigt, j'obtiens donc, avec deux doigts, une harmonie aussi parfaite que me le permet mon appréciation et mon mauvais instrument.

Quelle heureuse idée ; le soir même qu'elle est mise à exécution, je ne peux en croire ce que j'entends ; il me semble être quelque chose comme un savoyard musicien. Quoique très-exigeant en ce genre, je me contente de ce que je peux faire ; et le soir, comme je l'ai dit, lorsque je suis absolument seul, j'entre en rapport, au moyen de cet orgue, avec la Mélancolie et la Mélodie. Je conte à l'une mes peines, et je conte à l'autre mes joies, non pour y puiser la vie, comme David entre deux jeunes filles, mais comme un aspirant au Ciel qui cherche quelques fissures à travers sa prison matérielle qui puissent laisser passer sa prière au Dieu des malheureux. Je confie à mon pauvre instrument les troubles de mon âme, et je le prie de les déposer aux pieds du Seigneur.

D'autres fois, mes intimes viennent passer la soirée auprès de moi ; l'un d'entre eux est un nommé Ravet, dont j'ai déjà parlé dans l'*Encyclopédie magnétique*, etc., jeune homme âgé de trente ans, ébéniste de profession, bon et loyal par affection, qui croit, comme bien d'autres, que j'ai apporté quelque adoucissement à son existence, et qui m'aime comme on aime *quand on est aimant*. S'étant soumis à mon action magnétique, ce ne fut pas sans peine que je pus en faire le lucide

avec lequel le lecteur va entrer en rapport, et qu'il aura du mal à quitter. Nous faisons, à l'occasion, quelques études que nous présentons en ce jour au public, afin qu'ils les apprécient et qu'il juge l'école d'où elles sortent. **SIMPLICITÉ** et **FRANCHISE** sont la devise de notre groupe qui, nous l'espérons, s'agrandira avec le temps. Nous ne voulons pas sans cesse apparaître devant nos lecteurs avec les mêmes lucides qui, ils le supposeraient, n'en seraient que plus intéressés à soutenir un système de notre goût. Non ; nous voulons puiser en tous lieux et en tout esprit, afin de tirer de ces études diverses des fruits dignes de sincères étudiants. C'est dominé par cette conviction que nous présentons notre nouvelle récolte à nos lecteurs, pensant leur en avoir assez dit sur nous pour les introduire dans le domaine de nos travaux et de notre existence !... *Nous juge QUI POURRA, nous frappe QUI VOUDRA.*